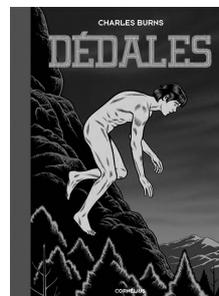


COCKPIT CRITIQUE CLUB

DÉDALES de Charles Burns, Éditions Cornélius, Collection Solange, 2019



2 - Autoportrait de l'artiste en grille-pain

Quand le tome I de *Dédales* est sorti à l'automne 2019, l'illustration de couverture était un appel radical, impossible à ignorer par qui cherche l'amour (là où on ne l'invite pas).

Une fille rousse, de dos, ses cheveux longs sur la moitié de la page, face à une forêt de fibres nerveuses éteintes, nous invitait à plonger notre regard dans cette autre nuit de la forêt d'un livre, avec bien sûr, l'affirmation d'un point aveugle, le point de vue de la jeune femme, le point de vue du personnage qui nous invitait à regarder avec elle mais qui nous condamnait aussi à ne jamais voir exactement cela qu'elle voyait.

C'est cela que met en page Charles Burns, cette tragédie du point de vue qui fonde le solipsisme radical contre lequel l'amour se fait combat, dont l'arme principal est le songe. L'imaginaire. Le fantasme.

Ouvrir le livre condamnait à une errance qui s'est poursuivie tout naturellement dans la catastrophe épidémique - dans la temporalité du confinement - car la lecture de cette œuvre constituait en fait des prémices de cette expérience de descente intérieure que nous allions devoir faire, et dont nous ne sommes peut-être pas tout à fait ressortis, et qui nous a sûrement enseigné une précieuse petite leçon d'obscurité à défaut de ténèbres.

Un album de bande dessinée, assez bref en tant que tel, mais qui contient une temporalité longue...

Quelle est l'histoire ?

J'hésite à la résumer car cela n'aura d'autre effet que de donner le sentiment d'identifier le genre qu'on va lire, alors que l'effet produit par la lecture du livre m'importe plus.

Car c'est cela un livre, même avec des images : une machine à produire des effets.

Et je voudrais essayer de mettre le doigt sur un des effets qu'a produit le livre, un effet qui a eu sur moi des conséquences émotionnelles et intellectuelles fécondes - en fait, des conséquences existentielles,

Alors, quel est ce livre, et quel est l'effet de la lecture ?

Commençons par la première page du tome 1 qui se déplie verticalement en trois cases.

L'histoire commence dans une maison de banlieue résidentielle, où une fête réunie des adolescents, mais le héros de l'histoire a trouvé refuge dans la cuisine et dessine un croquis. Il dessine un bonhomme qui dessine. Il est assis à une table, et son bonhomme est lui-aussi assis, sur fond de montagnes et de méduses aériennes. Et le bonhomme a une tête de méduse extra-terrestre.

C'est cette sorte d'autoportrait distordu qui ouvre le récit* - après une étrange pleine page montrant la jeune fille rousse de face, perdue dans un chemin de montagne... Mais en ouvrant le livre, avant de découvrir la première page, on hésitait sur le statut de cette pleine page. On se demandait quelle est sa place dans le récit, si ce n'était qu'une image périphérique à l'histoire, appartenant à la recherche de l'auteur, comme on peut le voir dans les comics.

Alors, le récit semble commencer avec cet autoportrait de la première case.

La deuxième case nous montre le visage du jeune dessinateur, avec en arrière plan une porte ouverte sur le salon où la fête a lieu. Garçons et filles se parlent un verre à la main.

La troisième case, montre le jeune homme en dessinateur compressé et distordu dans la surface du grille-pain qui le reflète.

Dans ce jeu de miroir, d'un objet qui n'était pas fait pour faire miroir, on comprend la façon dont se voit l'auteur.

Chaque case est commentée dans un encadré, où se lit la voix mentale du personnage : case 1 : « ça m'a pris longtemps avant de me rendre compte que j'étais en train de dessiner un autoportrait. »

Certains découvrent à l'adolescence, comme un principe vital, l'imaginaire comme mode de survie. Ils savent que c'est dans ce qui fait peur aux autres que se trouve le refuge.

Lancelot Hamelin

*A force de relectures, on comprend que le récit a commencé bien avant, dès l'image de couverture, ou bien avant, dans notre vie, dans notre imaginaire. C'est cela, ce récit du récit, que touchent ces images denses, simples, réduites à leur complexité, ces images qui se lisent dans tous les sens, et profitent de notre enquête lectorale pour lire en nous. Nous lire et nous révéler le dessin interne qui nous structure. En un jeu de miroir nous ne pouvons pas lire autrement qu'en tournant ce motif interne dans tous les sens, afin d'en constater l'impénétrabilité.

#jeveuxquemapoesiepuisseetreleueparunejeunefillede14ans